

le goût des idées
de jean-claude zylberstein

GUGLIELMO FERRERO

POUVOIR

Les Génies invisibles de la Cité

LES
BELLES
LETTRES



Guglielmo Ferrero

Pouvoir

Les Génies invisibles de la Cité

Paris
Les Belles Lettres
2024

© 2024, pour la traduction française
Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris.
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45337-8

II

Les génies de la Cité

« Votre vin est excellent, don Francesco, je l’atteste...
Mais quant à savoir si Horace le reconnaîtrait?... »

Don Francesco était un riche propriétaire de l’Italie méridionale, qui tirait de ses vignobles de la Campanie un vin blanc excellent. Mais il s’était mis dans la tête que son vin était le falerne d’Horace. Il avait recueilli tous les textes de la littérature latine relatifs au fameux vin et, lesdits textes en main, il s’efforçait d’établir la glorieuse généalogie de sa cave. Ayant su que je passais à proximité de ses terres pour aller en Sicile, il m’avait cueilli au passage, amené dans sa propriété, sommé de reconnaître qu’il m’avait offert du falerne authentique. Historien de Rome, j’étais – paraît-il – particulièrement compétent pour décider. C’est en vain que j’avais cherché à le convaincre qu’il était impossible de comparer un vin qu’on boit, avec un vin dont un poète a chanté les mérites, il y a vingt siècles. J’ai su plus tard qu’il était la terreur des archéologues

de la région – tout connaisseur de l'Antiquité devait prouver sa science en reconnaissant immédiatement dans le vin qu'il lui offrait le falerne cher à Horace.

Don Francesco n'était qu'un charmant homme, affligé d'une petite manie inoffensive. Mais je pense souvent à lui, dans les innombrables discussions politiques aux-quelles il m'arrive souvent d'assister. Ne prétendons-nous pas résoudre le problème de Don Francesco, quand nous comparons le gouvernement sous lequel nous vivons avec un gouvernement antérieur ? Nous connaissons notre gouvernement comme nous connaissons le vin qu'on nous sert à table, par une expérience directe. Nous l'aimons ou le détestons, d'après le bien ou le mal qu'il nous fait, ou que nous imaginons qu'il nous fait. Nous le jugeons par le dedans. Nous jugeons les gouvernements passés du dehors, comme des objets exposés dans une vitrine. «Quels jolis souliers!» Nous admirons, dans la fulguration électrique de la vitrine du bottier et sur les lames de verre miroitant qui les soutiennent, les formes, les couleurs, les vernis d'une riche collection de chaussures. Cela ne veut pas dire que nous serions satisfaits, si nous chaussons n'importe quelle paire de ces souliers qui ont donné tant de plaisir à nos yeux. Nous admirons ou nous détestons les gouvernements du passé, parce que nous avons appris à l'école ou par la tradition qu'ils étaient bons ou mauvais ; mais comment savoir dans quelle mesure et comment, si nous avons vécu sous ces régimes, nous aurions

apprécié les qualités et critiqué les défauts, vrais ou imaginaires, que l'histoire leur attribue ? Les deux expériences – la réelle et la littéraire – n'ont rien de commun.

Ajoutez que l'on peut juger les gouvernements défunts d'après les résultats. *Dammelo morto*, dit-on en Italie, quand on juge un homme encore vivant. Tout système politique qui dure, travaille pour l'avenir, sans le vouloir et sans le savoir. Bien que marchant au pas, avec chaque jour qui passe, il se trouve, à la fin, avoir franchi des siècles. Mais la postérité seule arrive avec lui au bout des siècles ; à chaque génération, les contemporains ne voient que la petite marche quotidienne. La monarchie a unifié la France, la papauté a cristallisé l'Italie en un morcellement de petits centres industriels et artistiques, tous merveilleusement actifs. Mais les sujets de Louis XIV et les Italiens du XVI^e siècle l'ignoraient. Il est possible que les historiens de l'an 2500 découvrent que la III^e République ou le Royaume d'Italie ont accompli quelque partie importante d'un plan providentiel, ce dont nous ne nous doutons pas. Un impôt qui renchérit le vin ou le poulet aura toujours plus d'importance pour la génération contemporaine que la mission d'un régime, découverte par la philosophie de l'histoire, un siècle plus tard. Telle est l'infirmité naturelle du genre humain.

Pour pouvoir comparer deux régimes, il faudrait inventer une machine du temps, qui nous rendrait

actuel le passé, et nous permettrait de vivre sous Louis XV ou dans le Grand-Duché de Toscane, avec la même plénitude d'expérience qu'à notre époque. Et même une machine aussi miraculeuse n'éliminerait pas toutes les difficultés. Il est probable que le duc de La Rochefoucauld ou l'archevêque de Florence, transportés par la machine du temps au xvii^e ou au xviii^e siècle, ne formuleraient pas le même jugement que l'épicier du coin. Un nouveau problème se poserait alors : à qui donner raison ? Entre les trois points de vue – du duc, de l'archevêque ou de l'épicier – quel est l'étalon de mesure à adopter ?

Eh bien ! non, nous ne comparons des régimes politiques différents, – qui ont existé, existent et existeront, – qu'à l'aide de faux raisonnements, de déductions, de prémisses, arbitraires et fictives. La passion seule réussit à faire de ces faux raisonnements des trompe-l'œil philosophiques et politiques. On ne peut comparer une expérience directe et une appréhension intellectuelle. Il en est de même de deux régimes politiques coexistant dans le temps, sauf dans le cas de différences énormes qui dépendent du degré de civilisation des peuples en question. La République française et la République suisse sont meilleures que la République de Libéria, personne n'en doute. Mais quand il s'agit de régimes englobés dans la même civilisation – par exemple, avant 1914, la III^e République et l'Empire allemand – la comparaison devient impossible. Les Français et les Allemands se trouvaient,

pour se juger réciproquement, aux prises avec les mêmes difficultés : chacun connaissant son propre régime par le dedans et celui du voisin par le dehors. L'embarras d'un étranger qui aurait jugé les deux pays par le dehors n'aurait pas été moindre. Il aurait pu facilement constater qu'en Allemagne il y avait plus d'ordre et une meilleure organisation, mais qu'en France il y avait plus de liberté et plus d'égalité. Pour juger, il lui aurait fallu décider lequel de ces quatre éléments était le souverain bien : l'ordre, l'organisation, la liberté ou l'égalité ?

L'intelligence humaine ne peut faire plus, dans ce domaine, que constater, au moment où un État se transforme, l'accentuation de certains défauts ou de certaines qualités. Ceux qui ont vécu sous un État libéral d'avant 1914 et ont largement profité de ses libertés ont ressenti et jugé l'État totalitaire comme une décadence. Mais, supposé que l'État totalitaire devienne un régime permanent et universellement accepté, il serait impossible de découvrir, dans vingt ou trente ans, si les générations l'ayant accepté, vivaient plus ou moins heureuses que les générations ayant joui d'une large liberté. Le problème est insoluble. Mais alors, pourquoi les hommes, depuis que le monde existe, ont-ils fait tant d'efforts, écrit tant de livres, fabriqué tant de doctrines, versé tant de sang, pour changer les régimes politiques ? L'histoire est pleine de révolutions et de guerres provoquées par les révolutions. Tout cet énorme effort est-il donc

sans but, puisqu'il est impossible de savoir si le nouveau pouvoir sera meilleur que l'ancien ? Changer continuellement le monde, sans jamais savoir si les changements seront salutaires ou néfastes, ne serait-ce pas l'inférieure destinée d'un être complètement fou ?...

Non, l'homme, s'il est au fond un peu fou, ne l'est pas à ce point. Les luttes pour le pouvoir occupent dans l'histoire une place si grande pour une raison plus profonde que le désir d'améliorer l'État : à cause de certaines forces qui agissent à l'intérieur des sociétés humaines, et les empêchent de se cristalliser dans une forme définitive. Mais la nature de ces forces est très obscure. Elles naissent, se développent, vieillissent et meurent : elles peuvent mourir au berceau, d'une maladie d'enfance, s'éteindre au bout d'une longue carrière, par épuisement sénile, être détruites par la violence en pleine virilité. Il semblerait donc qu'elles appartiennent à la grande famille des êtres vivants, mais elles ne sont pas, comme les êtres vivants, visibles et tangibles ; elles ressemblent à ces êtres intermédiaires entre la divinité et les hommes, que les Romains appelaient *genii* : génies, et qu'ils imaginaient toujours présents parmi les hommes, toujours actifs, prêts à les aider aussi bien qu'à les tourmenter, mais invisibles et sans corps. C'est pourquoi les hommes finissent trop souvent par ignorer leur présence et oublier même leur existence. Et pourtant ces génies invisibles règlent toute notre vie : quand ils sont malades, les hommes

souffrent ; quand ils entrent en conflit, les hommes se battent, et le sang coule ; quand ils se mêlent en se disputant, les hommes sont désorientés ; quand ils meurent, par violence ou épuisement, la grande peur s'empare des esprits, les hommes s'effraient, tombent dans l'esclavage et la folie ; quand ils vivent en paix les uns avec les autres, forts et bien portants, ils assurent aux hommes le peu de paix, de justice, d'ordre et de bonheur dont l'humanité peut jouir. Et ils ne se divisent pas en génies bons et mauvais – ils sont tour à tour bons et mauvais, aidant et tourmentant les hommes.

Quels sont donc ces maîtres invisibles de notre destinée ? Moi aussi, j'étais arrivé à l'âge de quarante-sept ans sans soupçonner leur existence. Personne ne m'avait parlé d'eux, ni dans ma famille, ni à l'école, ni dans le monde. J'avais lu un grand nombre de livres, j'avais appris beaucoup de choses ; mais aucun de ces livres ne m'avait enseigné ce qui aurait été le plus important : à savoir que ces génies, tantôt bons, tantôt méchants, m'entouraient, m'assistaient et me tourmentaient. C'était eux, dans un moment de bienveillance, qui m'avaient suggéré l'idée d'où était sortie la conception de *Grandeur et décadence de Rome*, qui avait tant surpris le monde. C'était d'eux, devenus mauvais, que m'étaient venus l'inquiétude et le mécontentement dans lesquels je vivais depuis vingt ans, ne pouvant m'adapter à l'Italie de ma jeunesse, sentant que partout, dans le domaine politique comme

dans le domaine moral, dans la philosophie comme dans la religion, dans la littérature comme dans la vie sociale, les idées et les volontés n'étaient ni ce qu'elles auraient dû, ni ce qu'elles prétendaient être, mais j'étais impuissant à découvrir et préciser la cause du mal. Ces génies m'entouraient, me conseillaient, me tourmentaient et j'ignorais leur existence. Sous l'influence de ces forces invisibles, ma vie était devenue une énigme insoluble et un tourment incurable. Pour résoudre l'énigme et pour apaiser le tourment, pour savoir davantage et souffrir moins, je m'étais, de 1909 à 1913, enfermé en moi-même, isolé du monde, des miens et de mon passé, pour accomplir l'effort énorme d'où est sorti *Entre les deux mondes*. En passant de vive force par-dessus et à travers les grands problèmes de la vie, j'étais, au bout de quatre ans, parvenu à la porte du mystère. Mais je ne m'étais pas aperçu qu'il y avait devant moi une porte, et que, pour achever mon voyage, je devais l'enfoncer. Et je m'étais arrêté, haletant et toujours malheureux.

Il fallut cinq années encore, une catastrophe historique et quelques pages d'un vieux livre oublié, pour me révéler l'existence des génies mystérieux qui, à mon insu, m'aidaient ou me persécutaient. Aux premiers jours de novembre 1918, une singulière affection stomacale m'obligea à garder le lit, bien que sans fièvre, pendant plusieurs semaines. La guerre mondiale finissait et les trônes de l'Europe tombaient

l'un après l'autre, avec un épouvantable fracas. Pour passer le temps, je m'étais mis à lire de vieux livres, plus ou moins dans la couleur du temps. Un jour, en lisant les *Mémoires* de Talleyrand, je tombai sur sept pages du second volume (pages 155 à 162) qui m'apprirent qu'il existait au monde des principes de légitimité. La révélation était décisive. Depuis ce jour, je commençai à voir clair dans l'histoire du monde et dans ma destinée. Pourquoi et comment?... Avant de répondre à cette question, il faut, tout d'abord, découvrir ce qu'est un principe de légitimité.